

## Service social



# *Le travail social : analyse et évolution, débats et enjeux,* Lionel-Henri Groulx, Laval, Éditions Agence d'Arc, 1993, 297 pages.

May Hazaz

---

Volume 44, numéro 1, 1995

Valeurs, pratiques, action sociale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/706686ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/706686ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

École de service social de l'Université Laval

ISSN

1708-1734 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Hazaz, M. (1995). Compte rendu de [*Le travail social : analyse et évolution, débats et enjeux*, Lionel-Henri Groulx, Laval, Éditions Agence d'Arc, 1993, 297 pages.] *Service social*, 44(1), 156–159. <https://doi.org/10.7202/706686ar>

## **LE TRAVAIL SOCIAL : ANALYSE ET ÉVOLUTION, DÉBATS ET ENJEUX**

*Lionel-Henri Groulx*

Laval, Éditions Agence d'Arc, 1993, 297 pages.

Le livre de Lionel-Henri Groulx est sans conteste le résultat d'un très long travail de recherche. Il nous propose une nouvelle lecture critique de l'histoire du « travail social » au Québec, son évolution, sa signification, sa portée. Il s'intéresse particulièrement « au discours identitaire en travail social », ce dernier ayant été tout au long de son parcours marqué par des « conflits d'orientation quant à sa définition, son rôle et ses fonctions ». L'auteur dans son introduction nous livre sa méthodologie basée sur des essais de synthèse, d'études de cas et d'analyse critique. Sa démarche n'est, ni ne peut être exhaustive et objective. Il nous livre son point de vue, critique, ayant lui-même vécu et accompagné cette pratique sociale qui va des années 40 à 90. Le livre est donc divisé en cinq grandes parties, traitées d'une façon inégale.

La première partie couvre la question de professionnalité et la charité scientifique : les années 40-50. L'auteur, contrairement à d'autres interprétations, a voulu montrer le lien étroit qui existait entre le service social – au même titre que le syndicalisme – et le contexte socioculturel et historique de l'époque, à savoir le catholicisme social. Ce dernier visait par conséquent à « catholiciser » les principales activités de la vie, les mœurs, les institutions, etc., dans un esprit de réforme conservateur et confessionnel. Ainsi le service social se définissait comme vocationnel et féminin avec « une visée pédagogique de redressement moral » orientée vers les classes populaires et les familles ouvrières. Il se retrouvait par ailleurs totalement inféodé et conforme aux intérêts des forces en place, à savoir le haut clergé catholique et la bourgeoisie canadienne-française.

La deuxième partie, qui couvre la décennie des années 60, traite la question du communautaire et de l'animation sociale. La révolution tranquille a permis, non seulement la modernisation des diverses institutions sociales, administratives et politiques au Québec, mais elle s'est manifestée au sein de la société civile et ceci à travers la prise de la parole par certaines couches de la population, à savoir les classes populaires, pauvres ou défavorisées. Dans le champ du travail social apparaît parallèlement un nouveau paradigme d'analyse et d'intervention. Les thèmes de participation, de mobilisation, de contestation, de protestation et surtout de conscientisation sont placés en avant dans tout mouvement d'animation sociale urbaine, dans tout projet social-démocrate, bref dans toute action populaire. Mais la question reste quand même posée au sujet de cette lutte populaire ; serait-ce seulement un mouvement social, un groupe de pression, un mouvement politique ? Ce que l'on peut constater, c'est que toute cette mobilisation populaire, ce mouvement de réforme sociale a tout de même permis au Québec l'avènement de l'État-providence.

La troisième partie, portant sur les années 70 et 80, traite de la question professionnelle, disciplinaire et de ses critiques. Si dans les années 50 et 60 le service social s'est vu « s'institutionnaliser » par la mise sur pied d'agences sociales privées avec un personnel rémunéré et spécialisé, les années 70 vont être le théâtre de modifications organisationnelles presque radicales (réforme de la santé et des services sociaux, fusion des 43 ONG et des 6 centres psycho-sociaux en 14 centres de service social). La réforme impose également un nouveau discours dans le travail social ; un discours de type technocratique construit autour des modèles cybernétique et systémique. Toutes ces transformations ont par conséquent un impact certain sur l'exercice et la vision de la profession allant du technocratisme au professionnalisme et au militantisme. À cette même époque l'intérêt pour la recherche devient presque un engouement, elle devient « objet d'attention et de débat autant des milieux de pratique et de gestion que de ceux de la formation ».

La quatrième partie, qui couvre les années 80, porte sur la question du sexisme et du féminisme. Parler de l'histoire du travail social sans nous interroger sur les rapports sociaux de genre ou de sexe au sein de la profession, ce serait méconnaître un aspect capital du sujet, mais il faut souligner que ce débat n'est pas né en 1980. Déjà dans le chapitre 4 de la première partie, l'auteur faisait référence au triple sexisme de l'époque des années 50-60 (sexisme primaire, secondaire, inversé). Les années 70 ont vu les revendications féministes toucher de très près le champ spécifique des services sociaux. Mais le peu de recherches dans la francophonie en général, sur cette question, amène l'auteur à se tourner vers les banques bibliographiques américaines. Trois thèmes seront ainsi retenus, analysant les trois formes de sexisme : institutionnel, clinique, académique. Mais au Québec, plus on approche des années 80 et quel que soit l'angle sous lequel on analyse le travail social, « les données révèlent une division sociale du travail entre les sexes relativement marquée : soit dans l'étude de l'évolution des charges d'enseignement, soit dans le profil des auteurs et le thème des articles publiés, ou dans le pattern de production intellectuelle ». Tous les résultats nous amènent à une évidence, celle de deux registres :

- « un registre masculin centré autour du théorique, du pouvoir, du public ;
- un registre féminin centré autour de la pratique, du domestique et du privé ».

Mais l'interprétation de ce phénomène est difficile à circonscrire, ce qui amène l'auteur à s'interroger sur le discours et l'intervention féministes en travail social (la nouvelle conception de la femme, la redéfinition du privé, public, politique, la question du contrôle social, etc.). L'auteur met en garde contre la constitution d'un ghetto féminin. Cette position réductrice est cependant loin d'être partagée : le féminisme est une option libre

et, pour d'autres, « une philosophie de vie et une remise en question de la société patriarcale et de ses institutions ».

La partie cinq débute avec les années 90 et traite de la question de l'État et des alternatives. Le début de ces années 90 amène d'autres préoccupations. La crise économique mondiale et les transformations de l'État-providence influent d'une façon radicale sur la vision du travail, son identité, le fondement de ses méthodologies. Aussi, le mode de production et de distribution des services à la clientèle et la recomposition du travail social se retrouvent « inextricablement liés au redéploiement des politiques sociales ». Cet état de fait entraîne les personnes intéressées par la question à se tourner vers « les réseaux naturels et l'entraide communautaire dans la solution des problèmes sociaux ». Par conséquent la décentralisation, le partenariat, la privatisation sont présentés comme des « modes alternatifs de gestion » des politiques sociales et des services sociaux. N'est-ce pas là l'émergence d'un nouveau marché du social ? Comment les travailleuses et les travailleurs sociaux vont-ils se situer dans ce nouvel espace ? Comment vont-ils gérer leur identité nouvelle entre la professionnalisation / déprofessionnalisation et la question du contrôle social ? On voit déjà que le livre de Lionel-Henri Groulx ouvre la voie à plus d'un débat.

Ma première réflexion c'est que, sans aucun doute, cet ouvrage est un outil de réflexion et d'analyse pour tous les travailleurs sociaux et travailleuses sociales ainsi que pour toute personne s'intéressant de loin ou de près à l'histoire, à l'identité du travail social, aux politiques sociales et à la gestion des services sociaux. Le contenu, à la fois descriptif, narratif et analytique, foisonne de détails (dates, personnalités marquantes, chiffres, références, etc.) et sa force réside essentiellement dans ses tableaux synthèses. Le style est clair, et le langage accessible même à ceux qui sont en dehors de la sphère sociale. Mais à mon avis l'auteur reste trop collé aux problèmes des travailleurs sociaux et travailleuses sociales : leurs divergences, leurs stratifications hiérarchiques, leurs différences idéologiques, leur rapport à l'État, etc. Il laisse ainsi peu ou pas de place à la clientèle des services sociaux, à la population concernée par le travail social : la nature de leurs demandes, l'objet de leur requête, etc., en somme les problèmes sociaux majeurs qu'ont connus les classes populaires et défavorisées tout au long de ces années étudiées, soit de 1940 à 1990. Le livre aurait dû peut-être s'intituler *Les travailleurs sociaux : débat et enjeux*, plutôt que *Le travail social...* Ma deuxième réflexion porte sur la nouveauté et l'actualité de certains sujets. À la dernière page on est désagréablement surpris de trouver que bon nombre de chapitres ont déjà été traités et publiés au cours des années 80 dans diverses revues sociales et qu'ils sont repris ici sous une forme modifiée. Ma troisième – et dernière – réflexion portera, si je peux me permettre ce commentaire, sur la conception de la page couverture de Bernard Huot :

le robot blanc, sans visage et sans mains, serait-il aux yeux de Groulx et Huot le travailleur social ou la travailleuse sociale de demain ?

May HAZAZ

*Étudiante au doctorat  
École de service social  
Université Laval*

---

## **L'USAGE DES DROGUES ET LA TOXICOMANIE, VOL. I ET II**

*Pierre Brisson*

Montréal, Gaëtan Morin éditeur, 1988, 1994.

Dans le premier volume l'auteur et ses collaborateurs s'intéressent en première partie au contexte général, aux approches de base et à la question des contrôles législatifs de l'usage des drogues.

L'objet de la deuxième partie porte sur les théories et les modèles explicatifs, les populations à risque et les problèmes de santé publique.

Les modèles et les réalités de la prévention, l'intervention (philosophies et pratiques), l'évaluation et la formation sont amplement décrits dans la troisième partie.

Comme il est mentionné dans la publicité, en réunissant pour une première fois en langue française un ensemble de textes qui permet à un public large de constater l'éventail des dimensions couvertes par la question des drogues, le présent ouvrage favorise une vision globale et nuancée du sujet. De plus, la perspective adoptée est résolument interdisciplinaire comme en fait foi la sélection de trente textes, représentatifs de la variété des approches comme de la diversité des points de vue sur la question.

Dans le deuxième volume l'auteur et ses collaborateurs traitent d'abord des substances et des contextes d'usage des drogues, alors que la deuxième section de l'ouvrage est orientée sur les lois, les politiques et la société.

Les populations, les milieux et la consommation sont abordés dans la troisième section ; les perspectives et les pratiques de prévention le sont dans la section suivante.

Finalement, l'auteur et ses collaborateurs analysent la question des dépendances et de leurs traitements.

Ce second volume tente d'apporter des éléments de réponse aux questions mentionnées ci-dessus.